

EXPOSITIONS

Touaregs du Niger
Regard d'Edmond Bernus

De l'ocre à la lumière
Voyage en pays Bassari

Dossier de presse

L'Association Les Portes du Monde accueillera du 7 au 18 avril 2010
deux expositions :

*De l'ocre à la lumière - Voyage en pays Bassari
et
Touaregs du Niger - Regard d'Edmond Bernus, géographe*

Ces expositions se dérouleront tous les jours de 14h30 à 18h30 à la Salle Polyvalente de Felletin.

Le public sera transporté au cœur même de l'Afrique au travers de photographies et d'objets artisanaux africains. Des ateliers pour les enfants seront également mis en place.

L'entrée est gratuite.

Ces expositions sont présentées en collaboration avec l'IRD (l'Institut de Recherche pour le Développement).



De l'ocre à la lumière - Voyage en pays Bassari

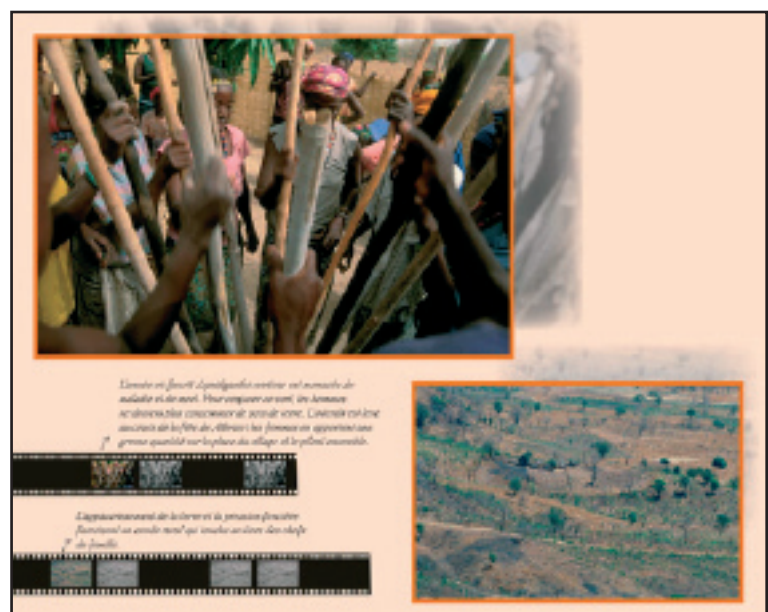
«Il est une porte par où tous les Beliyan, "ceux qui viennent de l'ocre", passent de l'invisible au visible. Les Beliyan, hommes de la lumière, naissent des Biyil, esprits conçus dans l'invisible. Au pays bassari, cette porte se trouve sur une montagne sacrée près du village d'Ethiolo. Là, tout semble avoir commencé et tout peut se terminer...»

Mythe fondateur de la cosmogonie bassari



C'est par les échanges permanents entre les essences et les apparences, entre le perceptible et le non-perceptible que se construit la réalité de l'identité bassari. La communion entre vivants ainsi que les liens entre les générations présentes, passées et futures s'inscrivent dans un canevas de société que chaque acteur social perpétue et qui se reproduit en boucle, à l'identique, liant à tout jamais les vivants et les morts.

L'appauvrissement de la terre
et la pression foncière favorisent
un exode rural qui touche un tiers
des chefs de famille



Les Bassari du Sénégal vivent dans la communauté rurale de Salémata, située entre le parc national du Niokolo Koba et la frontière de la Guinée, à plus de 800 km de Dakar. Ils comptent aujourd'hui près de cinq mille personnes réparties en vingt-sept villages. Bien qu'enclavé, le monde bassari constitue un espace de confluences culturelles partagé avec les Peul, les Malinké, les Sarankolé et les Diahanké.

Les Bassari, peuple forestier de chasseurs-cueilleurs, ont progressivement adopté l'agriculture dans un paysage à l'origine très sauvage qu'ils ont peu à peu défriché. Cette artificialisation du milieu a, en partie, dénaturé leurs rapports avec les forces invisibles, creusant un fossé entre eux et la nature. Si leurs traditions restent fortement imprégnées des échanges avec les génies, ils s'en éloignent inexorablement avec l'ouverture au monde contemporain.

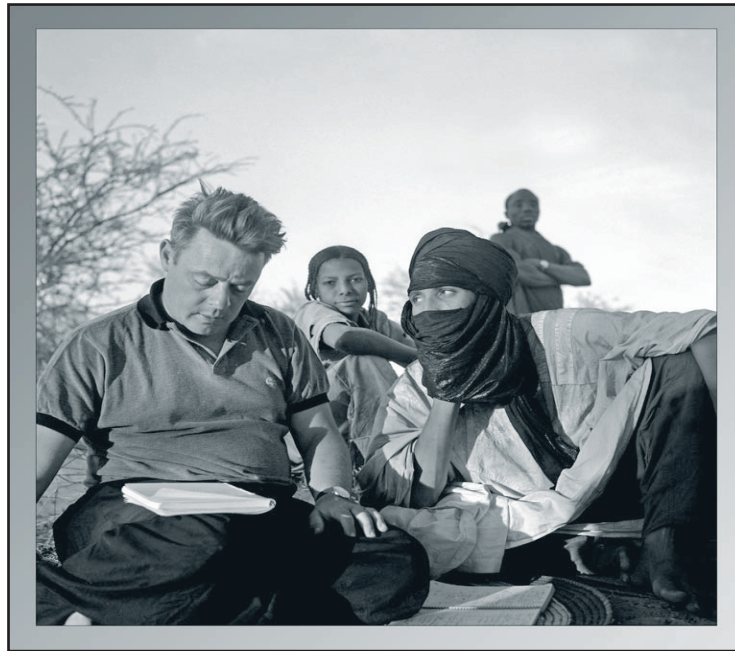
Tirillé entre sa propre représentation du monde et le poids chaque jour plus grand de la mondialisation, le peuple bassari entre dans le XXI^{ème} siècle persuadé qu'il en sortira forcément transformé, voire profondément acculturé. Cependant, il conserve l'espoir de pouvoir toujours demeurer bassari.



Cette exposition présente une trentaine de magnifiques photographies sur des cérémonies traditionnelles en pays bassari (Sénégal) prises par Olivier Barrière, chercheur de l'IRD. Elles sont accompagnées de textes explicatifs courts et accessibles à tous.

Touaregs du Niger - Le regard d'Edmond Bernus, géographe

Cette exposition vise, avec des photographies du célèbre géographe Edmond Bernus, chercheur émérite de l'IRD et auteurs de nombreux ouvrages, à présenter au grand public la société touarègue. Edmond Bernus, décédé en juillet 2004, a consacré sa vie de chercheur à l'étude du monde Touareg. Durant plus de trente ans celui-ci a suivi un campement au Niger. Au fil des ans, il a su capter les gestes du quotidien comme des moments forts de cette société nomade.



Le regard d'Edmond Bernus, géographe, Directeur de recherche émérite à l'IRD (ex-Orstom), Edmond Bernus (1929-2004) était le géographe des Touaregs et l'un des meilleurs spécialistes de ce peuple. C'est à la fin des années 1950, au cours d'une enquête sur de jeunes immigrés à Abidjan, qu'Edmond Bernus rencontre, pour la première fois, les Touaregs.

En 1962, il commence ses recherches sur ce peuple en participant à un inventaire des populations du Niger, qui le conduit à établir un panorama d'une société complexe et très hiérarchisée. Ceci ne lui permet cependant pas de cerner la richesse culturelle des différents groupes sociaux qui la composent. Edmond Bernus s'engage alors dans des études plus approfondies sur les Illabakan, dont il suit la nomadisation d'été et partage la vie dans les campements.

La vocation pastorale de ce groupe l'amène à s'intéresser aux ressources en eau, en pâturages et à l'élevage. Cette intégration lui permet de saisir l'univers des Touaregs dans ses plus infimes détails, au-delà même du champ de la géographie humaine. Il étudie leur représentation du monde, leurs traditions orales, leurs jeux et devinettes, leurs systèmes d'alliances et de parenté, et les relations qu'ils entretiennent avec des populations voisines très différentes. L'un des traits marquants d'Edmond Bernus est un souci constant de transmettre son savoir ; il écrit des livres destinés au grand public, il réalise également des courts-métrages et collabore avec des photographes de renom. Il est lui-même photographe, amateur mais passionné. La photographie est pour lui un outil de travail aussi utile que le carnet de terrain ou le magnétophone. Au fil du temps, elle s'affirme comme un véritable moyen d'expression d'où émane toute son affection pour un peuple qui avait su si bien l'adopter. En témoigne cette exposition issue d'un fonds unique de plus de 6 000 documents.

UN PEUPLE NOMADE ET PASTORAL

En 1967, les Illabakan forment une tribu d'environ 1 200 personnes. Ils vivent au Niger, à 90 km au sud-ouest d'In Gall, à la limite des départements de Tahoua et d'Agadez (région de l'Azawagh). Lors de sa première visite, Edmond Bernus est accueilli par Najim, le chef des Illabakan. Son campement s'organise toujours autour d'un puits et s'étend sur plus d'un kilomètre.

D'un lieu à l'autre, les emplacements des tentes familiales ne sont pas figés. Surnommés par Edmond Bernus "les nomades casaniers", les Illabakan vivent au rythme de leurs déplacements saisonniers. Pendant neuf mois de l'année, ils nomadisent dans les vallées qui s'inscrivent en creux dans les plateaux de grès du Tegama. Chaque été, à la saison des pluies, les familles se déplacent vers le nord avec leurs animaux. Elles mènent leurs troupeaux aux sources salées d'Azelik. C'est la "cure salée". Les pluies ont rempli les mares et fait repousser une herbe nouvelle.

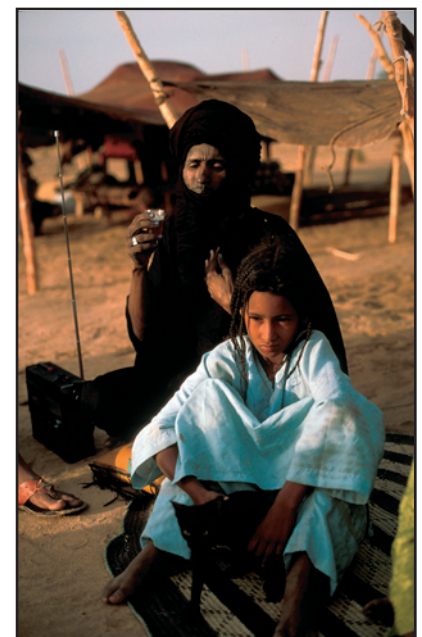
En milieu désertique, les périodes de sécheresse succèdent aux années pluvieuses. Lorsque les pluies sont rares et les troupeaux nombreux, les sécheresses sont particulièrement catastrophiques. Elles menacent la sécurité alimentaire des habitants et la végétation se raréfie. Depuis la fin des années 1960, plusieurs épisodes sévères de sécheresse ont eu des conséquences dramatiques. En 1984, pour tenter de sauver leurs troupeaux ou de survivre, de nombreux Touaregs, individuellement ou en groupes, ont quitté la zone pastorale et gagné la zone agricole méridionale avec leur bétail. D'autres se sont exilés, démunis, dans les villes. Cet exode de la pauvreté a provoqué la constitution de quartiers de réfugiés touaregs à Niamey, à Maradi, à Gao, à Reggane et à Tamanrasset.



LE CAMPMENT AU QUOTIDIEN

En août 1967, Edmond Bernus note que le campement de Najim comprend vingt-huit tentes rassemblant une population de cent quatorze personnes, soit une moyenne de quatre habitants par tente ; il précise que quatre tentes sont occupées par des femmes seules (trois veuves et une divorcée). En saison sèche, le campement se dissimule souvent dans une vallée ombragée. Chaque famille possède une tente d'habitation. Elle préserve son intimité : les ouvertures ne se font pas face. Des emplacements collectifs sont affectés au bétail.

Les tentes sont toutes montées selon une même orientation est-ouest et s'alignent à la limite du couvert arboré. Prendre le thé occupe une place centrale dans la journée. Cet instant de détente est aussi un moment d'échange d'informations. Le thé délie les langues et "répare la fatigue". Les conversations tournent souvent autour de la gestion des troupeaux. Dans la soirée ou à l'ombre des arbres, jouer au dera occupe les hommes. Autour d'un damier tracé dans le sable, les joueurs et les spectateurs se défient dans une atmosphère passionnée.



PORTRAITS AU FIL DES ANS

Edmond Bernus débute sa carrière en 1954 en Guinée comme chercheur à l'Ifan*. Entré à l'Orstom* en 1960, il entreprend peu après ses recherches sur les Touaregs du Niger et les poursuit jusqu'à la fin de sa vie. Il se consacre aussi à l'enseignement et encourage les jeunes chercheurs, plus particulièrement les jeunes Africains, à conduire des études sur leur propre société, les accompagnant dans leur apprentissage.

De 1967 à 1968, pendant quatorze mois d'études intensives sur les Illabakan, il participe à la vie du campement. À dos de chameau, il accompagne la " cure salée ". Il retourne ensuite, chaque année ou presque, parfois avec sa propre famille, chez les Illabakan et y retrouve Najim et les siens, jusqu'à sa dernière visite, en 2003. Ses notes, ses nombreux ouvrages et ses photos qui révèlent toute son affection pour ce peuple sont le témoignage d'une géographie humaine, très humaine. Edmond Bernus disait souvent que, au milieu des Touaregs, il menait " une recherche heureuse ". Ce bonheur et l'intensité des relations d'amitié tissées avec ce peuple transparaissent dans ces magnifiques portraits.

*Ifan : l'Institut français d'Afrique noire, devenu Institut fondamental d'Afrique noire.

*Orstom : Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, devenu Institut de recherche pour le développement (IRD).

Exposition réalisée par l'Institut de Recherche pour le développement (IRD)
avec le soutien du ministère des Affaires étrangères (MAE-DGCID)

